

## DE L'ABUS DANS LA RELATION ÉDUCATIVE

**Pour situer le texte:** *Ces réflexions succinctes sont la mise en forme a posteriori des notes d'une intervention faite en 1994 à Recherches et Promotion, – donc devant un public d'éducateurs spécialisés en formation en cours d'emploi. C'est trompeusement que le titre évoque la thématique, aujourd'hui si envahissante, de "l'abus sexuel": elle n'avait alors que commencé sa prolifération cancéreuse, et elle ne tient donc ici qu'une place mesurée. La question posée était celle de la crainte plus générale d'abuser de la relation éducative par rapport à l'enfant (ou à l'objet d'éducation - éventuellement adulte - mais toujours symboliquement inscrit pour l'éducateur à la place de l'enfant). Mais ces développements peuvent aussi servir à aborder avec un autre regard la fantasmagorie du monstre pervers et de l'enfant victime.*

**Mots-clés: abus, violence et séduction, lien archaïque et lien œdipien, fantasmes mégalomaniques de l'éducateur,**

*N.B. : Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur*

Notre objet est donc la crainte, exprimée de façon récurrente par les éducateurs, d'abuser de la relation éducative par rapport à l'enfant (ou, ce qui revient au même à l'adulte objet d'éducation, et par là même toujours symboliquement inscrit pour l'éducateur à la place de l'enfant). Question qui n'est pas sans rappeler un des vieux thèmes par lesquels l'école républicaine définissait sa laïcité en opposition aux fondements de l'école cléricale: une école qui se piquait – avec une incommensurable naïveté ou une incommensurable mauvaise foi, mais là n'est pas la question – de ne pas influencer l'enfant pour qu'il choisisse librement, à sa majorité, ses opinions philosophiques ou religieuses, (comme on disait).

Mais arrêtons-nous d'abord un peu sur le mot "abus". Ici, il évoque bien sûr "l'abus de pouvoir". Mais le mot par les temps qui courent, ne peut pas ne pas faire aussi associer sur ce qu'il est convenu d'appeler "l'abus sexuel". En notant au passage que cette dernière expression abus sexuel s'est récemment banalisée là où le discours le plus commun parlait indistinctement de "viol" (même lorsque les faits ne correspondaient pas à la stricte définition du viol, qui a d'ailleurs elle-même récemment été infléchie dans la jurisprudence). Mais ce n'est pas non plus d'hier qu'on dit "abuser d'une femme". En outre, curieusement, l'usage récent a aussi fait glisser de la forme intransitive du verbe verbe à sa forme transitive: "une jeune fille abusée par son père".

Or si la forme intransitive est fortement connotée par l'imagerie de "l'abus de pouvoir", la forme transitive l'est plutôt par celle de "l'abus de confiance". Être abusé, c'est être trompé, voire se tromper soi-même.

Et le contraire, c'est être désabusé: un mot qui a glissé sémantiquement de l'idée de "ne plus être trompé" ("Je sais, je vois, je crois, je suis désabusé", s'écrie Polyeucte lorsqu'il se convertit), à l'idée d'avoir perdu ses illusions, et de là à celle de ne plus croire en rien ni en personne.

La tromperie fait penser à la figure classique du diable Le *διάβολος* (diabolos), c'est étymologiquement celui qui sème la zizanie: mais dans la scène fondatrice du péché originel, il y parvient en tenant à Ève un discours fallacieux, mais aussi en excitant un désir refoulé. Trois connotations qui se condensent dans le signifiant "séduction". Le séducteur éloigne l'objet séduit de son objet d'amour légitime, (et en ce sens toute séduction est d'essence incestueuse), en se faisant passer pour ce qu'il n'est pas, et en faisant des promesses qu'il ne tiendra pas. Car qui dit "séduit" ajoute implicitement "et abandonné", comme dans les vieux romans de bibliothèque de gare.

Ainsi l'abus nous loge-t-il à la charnière de la violence et de la séduction. Entre celui qui abuse de son pouvoir et celui qui abuse de la crédulité d'autrui. "L'abus d'autorité" traduit exactement cette place-charnière, puisque l'autorité c'est à la fois la force du potentat, mais aussi l'influence de celui dont l'avis "fait autorité". L'abus est le marqueur de cette zone incertaine où l'on ne sait si la "victime" est niée comme sujet, ou au contraire sollicitée dans ses désirs de sujet.

Ce qui amène à s'interroger, tout simplement, sur ce qui fait le rapport à autrui. En termes psychanalytiques, cela se traduit par: de quoi est fait la relation d'objet? Question gigantesque, dont on ne retiendra que les fragments qui concernent notre objet.

Entre mère et enfant, s'opposent une dissymétrie réelle, écrasante et incontournable, due à l'immaturation du petit d'homme, et une symétrie imaginaire. Toute motion pulsionnelle envers l'objet est immédiatement convertie projectivement en motion de l'objet à l'égard du sujet, et ce dans la béatitude comme dans la terreur, l'être en en qui je peux me fondre étant celui qui peut me détruire, comme je peux le détruire sur les deux modes complémentaires de la dévoration et de l'intrusion. Ainsi dès l'origine, amour et violence se conjuguent-ils indissociablement.

L'entrée dans la triangulation, c'est entre beaucoup d'autres choses, l'inauguration d'une dissymétrie symbolique entre la dérision de n'être qu'enfant, et la complétude réciproque généreusement prêtée au couple parental. Ici, dans la perte de la croyance archaïque en un lien exclusif et démesuré à l'objet d'amour, se noue le fantasme d'avoir été trompé par la séduction maternelle.

Ce qui n'est autre d'ailleurs que l'une des faces de la terreur qui institue l'interdit de l'inceste, cette certitude essentielle que cela ne peut que mal se finir, peut-être certes par la vengeance magique et meurtrière de l'occupant légitime de la place, mais plus probablement encore par l'épreuve brutalement renouvelée de mon insignifiance et le sentiment de s'être laissé flouer.

Et comme on sait, cette épreuve de n'être pas grand'chose ne peut se résoudre que par l'entreprise d'identification à l'adulte, relation elle-même éminemment ambivalente, puisqu'elle est à la fois un acte d'amour et un acte de haine ( introjecter, c'est aimer, mais prendre la place, c'est attaquer...)

Dans le chemin qui mène de l'incorporation, à travers l'introjection, jusqu'à l'identification, on a donc vu que tout désir et tout amour se double fantasmatiquement d'une menace mortelle réciproque.

Toute relation est donc, *stricto sensu*, abusive. Mais alors, l'argument prouve trop...De quel fait la place d'éducateur serait-elle plus "dangereuse" que toute relation humaine?

Ce n'est pas ici tellement la réalité de la relation éducative qui est en cause. Ce qui se passe effectivement entre une personne et un éducateur ne mérite ni l'excès d'honneur ni l'indignité que les éducateurs se prêtent fantasmatiquement à eux-mêmes. Il y a une illusion radicale du volontarisme éducatif, une sorte de mégalomanie dans la croyance d'une intervention décisive, pour le meilleur ou pour le pire, dans l'existence de l'autre.

Dans la vie d'autrui, nous ne sommes jamais que des éléments d'un paysage riche et complexe, en fonction duquel le sujet, et lui seul (on peut d'ailleurs insister sur le mot seul...), module au mieux qu'il peut, pour mettre en équilibre son économie psychique, ses investissements narcissiques et la gamme de ses relations objectales. Ce qu'il fait de nous dans son théâtre d'ombres à lui ne nous appartient pas, et d'ailleurs nous est pour l'essentiel obscur. Et en outre ce que nous déterminons dans ce paysage doit bien plus à notre propre inconscient qu'à ce que nous croyons être.

Nous y sommes il est vrai bien confortés dans cette mégalomanie par la représentation culturelle de l'éducation, représentation récente. On peut ici se référer à Philippe ARIÈS, qui a montré de façon éclatante l'historicité de l'enfance, laquelle a continué à évoluer profondément après l'âge classique, nous menant à la figure de l'enfant-roi – dont celle de l'éducateur Pygmalion n'est rien d'autre que le corrélat indissociable.

Cette mégalomanie, dont l'auto-flagellation est le corollaire s'illustre bien par ce que j'appelle le fantasme de "la clé sous la porte". Lors de mes débuts dans la position de formateur, j'ai été de façon répétitive surpris et décontenancé de constater que chaque fois que j'essayais de théoriser un peu les contraintes, sociales ou intrapsychiques de la pratique éducative, et que cela mettait en cause la représentation que les praticiens avaient d'eux-mêmes et de leur fonction, un auditeur disait avec agacement et même agressivité, " Si c'est comme ça, il n'y a plus qu'à mettre la clé sous la porte". Mieux valait abdiquer que de ne pas être souverain absolu...

C'est donc au fantasme d'abuser dangereusement de son pouvoir sur l'enfant que l'éducateur devrait s'intéresser. La relation éducative est prise dans le clivage: oscillation entre une imagerie mi-nourricière, mi-réparatrice, – ce qui me fonde comme éducateur, ce sont toutes les bonnes choses que je puis apporter à l'enfant abîmé– et celle qui nous occupe aujourd'hui, celle d'une dangerosité

intrinsèque, avec cette double face de violence et de séduction. Mais on peut noter que ce clivage ressemble fort à l'une des multiples ruses tardives que l'on peut déployer pour retrouver quelque chose de l'illusion pré-oedipienne: celle d'être tout pour l'autre et qu'il soit tout pour moi, amour absolu et ennemi absolu. Une nouvelle ruse pour éviter la terrible épreuve de n'être, au mieux, que pas grand'chose.

En fait la question apparaît dans la conjonction constitutive de la profession d'éducateur. On peut dire que la "personnalité de base" d'une profession se détermine par l'effet réciproque de deux organisateurs:

- une situation sociale objective créant de l'offre d'emploi;
- les enjeux libidinaux et narcissiques d'une population demandeuse d'emploi.

Le renforcement réciproque de l'un par l'autre détermine une place sociale, c'est à dire une position d'équilibre entre cette réalité socio-économique d'une part, ces enjeux narcissiques et libidinaux d'autre part, et enfin le système des positions symboliques qui définit la trame d'une culture et qui détermine l'éventail des structures de compromis possibles entre ces éléments.

La situation sociale objective, c'est, pour des raisons complexes, vers le milieu du XXe siècle, la généralisation de l'assignation de la déviance à la figure mythique de l'enfant abîmé. génère la constitution d'un gigantesque système de soin et d'assistance placé sous le signe de la sollicitude maternelle, avec les deux figures princeps, complémentaires, de l'enfant handicapé à la naissance et de l'enfant victime d'une famille nocive, où se lit le nouage d'un lien imaginaire entre un enfant qui ne grandira jamais et une mère de substitution, qui, de se substituer à une mère absolument mauvaise, se fige dans la représentation d'une mère absolument bonne.

Cela induit fondamentalement des institutions totalitaires, non par méchanceté de qui que ce soit, mais parce qu'elles émergent dans le contexte de l'assignation par l'ordre symbolique lui même, à une place porteuse d'une autorisation-injonction à sortir de l'échange symbolique . Une place où l'invocation incessante du recours au tiers témoigne de son absence. Car on ne saurait convoquer le tiers: il se fait reconnaître et s'impose...

La population disponible pour se couler dans ce fantasme, c'est celle qui rejoue la fragilité de la position oedipienne dans l'une des deux crises majeures où se maximise l'orientation vers un métier: l'adolescence, et la crise de milieu de vie.

Plus précisément , à l'intérieur de ces deux populations, se sélectionnent dans l'orientation vers les métiers soignants, éducatifs et sociaux, deux types de personnes  
celles qui sont directement en phase avec ce surinvestissement de la position maternelle, dans ses aspects combinés d'oblativité nourricière, de contrôle sphinctérien, et de réparation de la castration fantasmée comme "manque réel" Ce n'est pas cet investissement là de la profession qui génère la crainte d'abuser de l'enfant

plus concernés sont ceux chez qui prévaut l'identification projective à l'enfant abîmé; mais la blessure qui prévaut alors, et sur laquelle se projette un immense apitoiement, est essentiellement celle d'être l'enfant de parents à qui l'on ne peut s'identifier heureusement, pour des raisons du reste très variées. A la limite, la vocation éducative est alors une variante du roman familial. En rêvant d'écrire pour des enfants abîmés une autre histoire, on se réécrit pour soi-même sa propre histoire.

Mais c'est alors que s'exacerbe la contradiction d'être à la fois le démiurge qui répare les histoires abîmées ( le rêve récurrent d'être ce "racommodeur de destinées" que Simenon prête souvent à Maigret), et l'enfant qui, de ne pouvoir tolérer son histoire oedipienne, s'est replié sur le lien archaïque à la mère, et qui se trouve secondairement envahi de haine contre cette mère imaginaire. Double mouvement pour incarner cette position, de la haine de l'institution abusive dont on se constitue l'enfant, (et ce d'autant plus qu'elle est effectivement plus totalitaire...) et de la haine projetée de la mère qu'on est, pour l'enfant au nom de l'institution.

De ce système fantasmatique complexe, on ne contribue à se libérer qu'à mesure que, dans le même mouvement, on réinscrit l'enfant et on se réinscrit soi-même dans l'historicité d'un sujet, qui, quoi qu'il en ait fait, a eu affaire à l'histoire œdipienne, même *a minima*, avec tout ce que cela implique de butée sur la finitude, et en particulier sur ce "ni excès d'honneur ni indignité" que j'évoquais à l'instant. Ce qui ne se fait pas dans la magie d'une conversion soudaine, mais dans le travail sur ses propres mouvements inconscients, qui grignote, imparfaitement, lentement, l'assignation de la personne de l'autre et de la sienne propre au statut d'emblème.